



**HAL**  
open science

## Le darwinisme de Flaubert

Stéphanie Dord-Crouslé

► **To cite this version:**

Stéphanie Dord-Crouslé. Le darwinisme de Flaubert. Sarga Moussa. L'idée de "race" dans les sciences humaines et la littérature (XVIIIe et XIXe siècles), L'Harmattan, pp.283-297, 2003, Histoire des sciences humaines. halshs-00149841

**HAL Id: halshs-00149841**

**<https://shs.hal.science/halshs-00149841>**

Submitted on 21 Mar 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le darwinisme de Flaubert

Romancier en étroit contact avec les travaux et les avancées scientifiques de son temps, Gustave Flaubert ne pouvait manquer de croiser Charles Darwin sur sa route, intellectuellement s'entend. Pour qu'on puisse en apprécier l'exacte portée, cette rencontre devra être replacée dans un contexte qui est celui des connaissances de l'écrivain, de la manière et de l'époque auxquelles il les acquiert. En effet, si sa formation intellectuelle prédisposait Flaubert à accueillir favorablement la théorie du naturaliste, elle ne s'est pas présentée à lui vierge de tout présupposé, mais au travers de différents filtres au nombre desquels on trouve Spinoza, Haeckel et Spencer. Après avoir éclairci les relations complexes qui s'établissent entre ces divers relais, on pourra montrer que l'usage que fait Flaubert du terme « race » se construit à distance des débats idéologiques contemporains suscités par la question de l'évolution, débats que l'écrivain connaissait pourtant bien.

C'est par l'analyse d'une lettre <sup>1</sup> du 13 novembre 1879, précédant donc de quelques mois seulement la mort de l'écrivain, que l'on va commencer l'exploration de ses rapports avec Darwin. Flaubert envoie cette lettre à l'ami-repoussoir de toute une vie, Maxime Du Camp, à l'occasion de la parution du quatrième et dernier tome des *Convulsions de Paris* <sup>2</sup>, que l'auteur n'a pas manqué de lui faire parvenir. Comme il en a l'habitude, Flaubert commence par complimenter qui lui a fait l'hommage d'un ouvrage, et ses louanges sont loin d'être feintes puisque, sur l'essentiel, l'ermite de Croisset partage l'opinion du futur académicien parisien : toute l'œuvre de la Commune « est énorme d'ineptie et d'injustice <sup>3</sup> ». Cependant, les éloges cèdent rapidement la place aux critiques, et un point retient particulièrement l'attention de

---

<sup>1</sup> L'inachèvement de l'édition « Pléiade » rend complexes les références à la correspondance de Flaubert. Pour la période 1830-1875, on renvoie à l'édition de Jean Bruneau pour la « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, tome I (1830-1851), 1973 ; tome II (1851-1858), 1980 ; tome III (1859-1868), 1991 ; tome IV (1869-1875), 1998 (abrégés dorénavant en Pléiade I, II, III et IV) ; et pour la période 1875-1880, à l'édition des *Œuvres complètes* établie par Maurice Bardèche, *Correspondance*, Paris, Club de l'Honnête Homme, tomes 4 (1871-1877) et 5 (1877-1880), 1975 (abrégés en CHH4 et CHH5). Cependant, lorsque c'est possible, on utilise pour cette dernière période des éditions croisées dont le texte est plus sûr : Gustave FLAUBERT - Guy de MAUPASSANT, *Correspondance*, édition d'Yvan Leclerc, Paris, Flammarion, 1993 (abrégée en GF-GM), et Gustave FLAUBERT - Alfred LE POITTEVIN, Gustave FLAUBERT - Maxime DU CAMP, *Correspondances*, édition d'Yvan Leclerc, Paris, Flammarion, 2000 (abrégée en GF-MDC).

<sup>2</sup> Édition citée (identique à la première) : Maxime DU CAMP, *Les Convulsions de Paris*, Paris, Hachette, 2e éd., 1880.

<sup>3</sup> Lettre à George Sand du 31 mars 1871, Pléiade IV, p. 300. Flaubert a des mots encore plus durs en d'autres endroits de sa correspondance : « Je trouve qu'on aurait dû condamner aux galères toute la Commune, et forcer ces sanglants imbéciles à déblayer les ruines de Paris, la chaîne au cou, en simples forçats » (à la même, le 12 octobre 1871, *ibid.*, p. 393). Sur les convergences de Du Camp et Flaubert, on peut consulter : Paul LIDSKY, *Les écrivains contre la Commune*, Paris, La Découverte, 1999 [1970].

Flaubert, un point qui concerne la théorie de Darwin, ou plutôt la conception erronée que s'en fait Du Camp selon Flaubert :

Il y a une page que je voudrais effacer de ton volume, la page 244 :  
*les côtés dangereux* de la théorie de Darwin ! Est-ce sérieux ? et tu avoues toi-même qu'elle a agi sur les communeux *un peu* à leur insu.

Je crois même qu'ils l'ignoraient complètement et l'exemple en note de Lebiez ne me convainc pas de ce danger <sup>1</sup>.

Pour comprendre ces quelques lignes, il faut naturellement se référer à cette page 244 qui suscite les protestations étonnées <sup>2</sup> de Flaubert. Elle appartient au deuxième point (« La liberté de conscience ») du chapitre III intitulé « Les libres penseurs », dans lequel Du Camp dénonce l'illusoire liberté que les communards croient avoir acquise en jetant à bas les principes du christianisme :

Ils se disent partisans de l'égalité, de la liberté, de la fraternité ; c'est leur devise ; ils l'inscrivent au protocole de leurs actes officiels, sur leurs drapeaux, sur les murailles, et ils jettent au rebut la loi des Évangiles qui la première en a doté l'humanité. Ils ne se rendent pas compte que c'est par le christianisme que les peuples sont devenus libres et ont été maîtres de leur destinée. Supprimer la vie future et la croyance fortifiante à une rémunération promise au courage, à l'abnégation, à la vertu, placer l'homme en face de l'hypothèse de deux néants, c'est le réduire à ne prendre aucun souci de son âme et à ne rechercher ici-bas que la jouissance immédiate.

Et c'est dans le droit fil de cette dénonciation que s'inscrit l'allusion à Darwin qui a attiré l'attention de Flaubert :

Si on ajoute à cela la théorie de Darwin, dont ces prétendus novateurs n'ont retenu que les côtés dangereux, on arrive fatalement au combat pour l'existence, qui est l'insurrection permanente, et à la sélection, qui aboutit tout droit au despotisme. *Quia nominor leo !*

La Commune, un peu à son insu, rêvait de formuler son idéal de société d'après ces principes. La prétendue civilisation qui serait sortie de là n'eût été qu'un retour à la barbarie primitive ; par l'application de telles idées on revient simplement à l'âge de pierre.

Du Camp ne récuse pas le darwinisme dans son intégralité, mais uniquement ses « côtés dangereux ». Par un raisonnement assez spécieux, il inverse la chronologie dont est naturellement porteuse la théorie darwinienne : elle ne vient plus alors décrire une évolution (de l'inférieur autrefois vers le supérieur aujourd'hui), elle est elle-même à l'origine d'une involution, d'une régression sociale (de la civilisation vers la barbarie primitive). D'après Du Camp, à l'échelle microtemporelle (en quelques semaines), la Commune aurait pu avoir la faculté de contrebalancer et d'inverser ce qui s'est produit à l'échelle macrotemporelle (sur plusieurs millions d'années). On voit à quel point la période troublée de la Commune a traumatisé les esprits de ceux qui l'ont vécue...

Vient ensuite dans le texte de Du Camp « l'exemple [...] de Lebiez », l'assassin de la rue Poliveau, exemple auquel Flaubert dénie dans sa lettre toute force de conviction :

---

<sup>1</sup> GF-MDC, p. 426.

<sup>2</sup> La notation paraît tellement « hénaurme » à Flaubert qu'il incline presque à penser que Du Camp se moque de ses lecteurs. Il termine sa lettre par cette exclamation : « Et encore un coup, reprocher à Darwin d'avoir contribué à la Commune ! »

Récemment un jeune homme excellait à expliquer en public le darwinisme ; il a été conséquent avec lui-même et a mis sa théorie en pratique. Il a assassiné une vieille laitière et lui a volé ses économies pour aller se griser dans un café <sup>1</sup>. Il en existait plus d'un qui en eût fait, qui en a fait autant pendant la Commune. Celle-ci mourut trop vite pour avoir eu le temps de dévoiler ou de déterminer son système philosophique, qui n'eût été, sans aucun doute, qu'un matérialisme purement animal.

La lecture que fait ici Du Camp du darwinisme est caractéristique du conservatisme de la bourgeoisie des années 1870, encore sous le coup des angoisses profondes que la Commune lui a causées. C'est pourquoi tout ce qui amène à remettre en cause la stabilité de l'ordre social est combattu, en particulier ce qui ébranle les fondements d'un catholicisme considéré essentiellement alors comme un ciment social et un préservatif contre toute évolution ou révolution, bref, contre tout changement. Or, en niant la conception chrétienne d'un monde et d'une humanité créés *ex nihilo* par Dieu, le darwinisme devient ce ferment de désordre social. C'est à ce titre que Du Camp le stigmatise dès qu'il en trouve la moindre trace dans les archives sur lesquelles il s'appuie pour écrire son ouvrage historique.

Mais cette lecture du darwinisme est pour le moins faible et insuffisante, comme le souligne Flaubert. La meilleure preuve en est déjà que, loin de se contenter d'augmenter le nombre de modalisations qu'il avait eu la précaution et l'honnêteté d'utiliser (« La Commune, *un peu à son insu* »), Du Camp va faire subir un toilettage très soigneux à ce passage dans les éditions suivantes de l'ouvrage <sup>2</sup>. Ainsi, dans la cinquième, en 1881, indépendamment de diverses transformations stylistiques et de quelques atténuations lexicales, tout ce qui concernait l'assassin de la rue Poliveau et ses rapports avec le darwinisme a disparu. En revanche, la critique de la théorie évolutionniste et l'affirmation du rôle qu'elle a joué dans l'épisode communard ne sont pas remises en cause. Le nouvel académicien campe sur ses positions idéologiques, ne revenant - souterrainement - que sur ce qui pouvait prêter trop clairement le flanc à la critique, à d'autres critiques, plus gênantes que celles - toute privées - de Flaubert.

Pourtant, en réponse à la lettre malheureusement disparue dans laquelle Du Camp devait défendre le contenu de cette page litigieuse, Flaubert avoue d'emblée ne pas posséder le savoir qui lui permettrait de justifier sa position :

---

<sup>1</sup> Ici, Du Camp insère une note en bas de page : « Affaire Lebiez et Barré ; août 1878. Lebiez, qui tua et dépeça la veuve Gillet, était désigné en qualité de gérant d'un nouveau *Père Duchêne* qu'on allait faire paraître, ainsi qu'il résulte de la déclaration suivante : "Le gérant du *Père Duchêne* sera M. Lebiez (Paul-Louis), né à Angers, le 31 juillet 1853, professeur de sciences à Paris, rue des Fossés-Saint-Jacques, 3, réunissant toutes les conditions prescrites par la loi. Fait double à Paris, le 6 avril 1878. Buffenoir ; le gérant, P. Lebiez". »

<sup>2</sup> On connaissait Du Camp contempteur de la « première » *Tentation de saint Antoine* avant le départ pour l'orient, et censeur de *Madame Bovary* lors de la parution du roman dans la *Revue de Paris* à la fin de l'année 1856 ; on savait aussi que Du Camp avait été un lecteur pointilleux du manuscrit de *L'Éducation sentimentale* en 1869 ; mais il avait été moins souvent noté que Flaubert avait lui aussi laissé son empreinte de « pion » dans une œuvre de l'ami Maxime (il signe d'ailleurs sa lettre, accentuant ainsi sa posture de juge : « Ton vieux Gustave Flaubert, sévère, mais juste ! »).

Cependant, le parallélisme des situations de correction s'arrête là : pour *Madame Bovary*, les corrections ont été subies par le romancier à son corps défendant, pour *L'Éducation sentimentale*, bien qu'elles aient été suscitées, nombre n'ont pas été suivies ; pour les *Convulsions*, elles n'ont pas été demandées et ont été apportées sans que, apparemment, le correcteur ait été mis au courant des modifications que sa remarque allait entraîner. Néanmoins, la réponse de Du Camp a disparu, vraisemblablement détruite par son auteur (voir la préface d'Yvan Leclerc, GF-MDC, p. 9-11).

Je me suis mal expliqué : ou bien tu n'as pas compris.

Je ne défends nullement le darwinisme, n'ayant pour cela aucune compétence. Seulement je maintiens qu'il est innocent de Lebiez, tout comme le catholicisme l'est de Mingrat ou de Lacolonge <sup>1</sup>.

Flaubert serait donc « incompétent » pour exposer à Du Camp en quoi il se trompe lorsqu'il incrimine Darwin. Est-ce là une clause de style destinée à couper court à une polémique à laquelle l'écrivain ne doit pas attacher beaucoup d'importance ? ou bien les connaissances de Flaubert en darwinisme sont-elles vraiment aussi ténues qu'il l'affirme ?

Fils d'un médecin renommé, Gustave Flaubert a passé son enfance entre les murs d'un hôpital, dans le logement de fonction du chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Il a grandi dans un univers où la science était reine ; où l'observation du monde primait sur les conceptions toute faites et les dogmes. Dans la bibliothèque de son père <sup>2</sup>, il a pu facilement trouver et lire les premiers ouvrages qui ont ouvert son esprit à l'histoire naturelle en général, et à la question de l'évolution en particulier. Grâce à un texte écrit en 1837, *Quidquid volueris*, on peut en tout cas supposer que le transformisme de Lamarck était connu de l'adolescent et qu'il était parfaitement au courant de l'origine simiesque que ce naturaliste attribue à l'homme.

L'intrigue de cette œuvre de petites dimensions <sup>3</sup> illustre en effet par la fiction le destin d'« un métis de singe et d'homme <sup>4</sup> ». Le personnage central est un homme-singe, appelé Djaliouh, issu du viol d'une esclave noire par un orang-outan. Flaubert en construit la figure en contrepoint avec celle de M. Paul (« cet autre monstre ou plutôt cette merveille de la civilisation <sup>5</sup> »), qui est à l'origine de cette expérience aux douteuses prétentions scientifiques <sup>6</sup>. Or le jeune écrivain fait de ce « métis » l'égal des hommes. Il met dans sa bouche leurs plaintes et lui fait endurer des souffrances morales raffinées, presque plus civilisées dans leur intensité paroxystique que celles de ses héros pleinement et simplement humains. La parenté entre eux et lui est donc indéniable <sup>7</sup>. La proximité est même tellement

<sup>1</sup> Lettre du 19 novembre 1879, GF-MDC, p. 427.

<sup>2</sup> Bien que l'inventaire après décès de cette bibliothèque soit lacunaire, on y remarque par exemple la présence de 127 volumes d'œuvres de Buffon.

<sup>3</sup> Trente-cinq pages dans l'édition d'Yvan Leclerc : *Mémoires d'un fou, Novembre et autres textes de jeunesse*, Paris, Flammarion, « GF », 1991. Ce texte est aussi révélateur de l'intérêt que l'on portait dans les années 1830 aux singes anthropoïdes dans le contexte de la découverte récente des chimpanzés, des orangs-outans et autres pongidés (voir Jean BRUNEAU, *Les débuts littéraires de Gustave Flaubert*, Paris, Colin, 1962, p. 129-131).

<sup>4</sup> Éd. cit., p. 172.

<sup>5</sup> Éd. cit., p. 164.

<sup>6</sup> C'est sur une même prétention à la scientificité (mais sanctionnée par un échec) que repose la tentative des « alliances anormales » dans le troisième chapitre de *Bouvard et Pécuchet* (éd. de Stéphanie Dord-Crouslé, Paris, Flammarion, « GF », 1999, p. 130). Dans *Un cœur simple* se trouve en revanche une version non scientifique de la scène : dans la géographie en estampes, Félicité voit « un singe enlevant une demoiselle » (*Trois contes*, éd. de Pierre-Marc de Biasi, Paris, Librairie générale française, « Livre de poche classique », 1999, p. 54). Cette image nourrit ensuite ses inquiétudes : elle imagine son neveu « pris dans un bois par des singes » (p. 67).

<sup>7</sup> Le narrateur l'affirme même en prenant la parole : « Je n'aime guère les singes et pourtant j'ai tort, car ils me semblent une imitation parfaite de la nature humaine. Quand je vois un de ces animaux (je ne parle pas ici des hommes) il me semble me voir dans les miroirs grossissants, mêmes sentiments, — mêmes appétits brutaux, — un peu moins d'orgueil et voilà tout » (éd. cit., p. 183).

évidente qu'elle entraîne un complet renversement des valeurs : il semble y avoir plus d'humanité dans le déchaînement romantique et sanglant des violences du singe que dans la froideur bourgeoise et calculatrice de l'homme.

On ne sait pas si Flaubert a lu *L'Origine des espèces*, le plus célèbre sinon le premier des ouvrages de Darwin, dès qu'il a été traduit en français par Clémence Royer, en 1862. La correspondance et les carnets de note sont muets sur ce point. Néanmoins, dans cette décennie <sup>1</sup>, une célèbre controverse offre un jalon important dans la connaissance que l'on peut avoir de la pensée flaubertienne de l'évolution. Il s'agit de l'affaire Littré dont on va rappeler les grands traits. Avec le physiologiste Robin, Littré a refondu et réédité le *Dictionnaire de médecine* de Nysten. Or, lorsqu'en avril 1863, il se présente à l'Académie française, l'un de ses membres, Mgr Dupanloup, s'oppose violemment à son élection en publiant une brochure de 120 pages intitulée : *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille sur les attaques dirigées contre la religion par quelques écrivains de nos jours* <sup>2</sup>. Le libelle vise explicitement les idées de Littré, Maury, Taine et Renan, tous amis plus ou moins proches de Flaubert. Mais c'est Littré que l'évêque d'Orléans attaque le plus directement, et donc ce *Dictionnaire* dont l'esprit a été, selon lui, sciemment perverti par le lexicographe <sup>3</sup>. Mgr Dupanloup lui reproche en particulier une définition qui va devenir l'étendard de son refus intransigeant, de l'impossibilité constitutive dans laquelle le prélat se trouve, de siéger sous la même coupole que lui ; il s'agit de l'article « Homme » :

[D'après Littré] Tout se réduit donc chez l'homme à la matière organisée, au jeu des organes matériels ; l'homme est un animal un peu mieux organisé que les autres animaux. Âme, esprit, idée, jugement, amour, entendement, raison, société, M. Littré matérialise tout.

En un mot : « L'homme, dit-il, est un ANIMAL MAMMIFERE, de l'ordre des primates, famille des bimanés, caractérisé taxinomiquement par une peau à duvet ou à poils rares, etc. » (Art. *Homme*.) <sup>4</sup>

Rendue populaire par la mise en cause violente de Dupanloup, cette définition de l'homme a fait les délices et la fortune des caricaturistes contemporains qui, à partir de ce moment, ont représenté Littré avec des membres velus, une longue queue, un faciès simiesque ou encore

<sup>1</sup> L'intérêt de Flaubert pour la préhistoire et la question des origines a dû aussi être ravivé précédemment, lorsque Bouilhet a rédigé son poème, *Les Fossiles*, en 1853.

<sup>2</sup> Cette brochure dont l'auteur est « M. l'évêque d'Orléans, l'un des Quarante de l'Académie française », parut en avril 1863 chez Douniol et Blanchard. Elle comporte huit parties qui analysent successivement : I- Les écrivains ; II- Leurs prétentions et leur but ; III- Dieu ; IV- L'âme ; V- La vie future ; VI- Le bien et le mal ; VII- La religion ; et VIII- Jésus-Christ.

<sup>3</sup> « L'histoire de ce dictionnaire mérite d'être connue. Ce livre était spiritualiste à l'origine. Il parut d'abord en 1806 ; il était l'œuvre d'un médecin religieux, M. Capuron, membre de l'Académie, qui s'adjoignit, pour une seconde édition publiée en 1810, un autre savant médecin, M. Nysten, lequel croyait aussi à Dieu et à l'âme. M. Nysten publia en 1814, sous son nom seul, une troisième édition, qui eut un grand succès. Après la mort de M. Nysten, M. Bricheteau, qui réédita ce dictionnaire, respecta la philosophie de l'auteur. Puis, après trois autres éditeurs, vint M. Littré, qui, jugeant l'occasion favorable pour répandre ses doctrines matérialistes, au moyen d'un classique qui se trouvait dans toutes les mains, s'en empara. Et qu'en a-t-il fait ? Un véritable manuel de philosophie positiviste. Ainsi altéré essentiellement dans son esprit et ses tendances, le livre s'appelle toujours le Dictionnaire de M. Nysten, garde à son frontispice ce nom respecté, et sous ce couvert porte dans toute la France, dans toutes les écoles de médecine, aux jeunes élèves, le matérialisme de M. Littré » (*ibid.*, p. 61).

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 66.

grimant dans les arbres <sup>1</sup>. Et Littré ne fut pas élu à l'Académie française en 1863. Il lui fallut attendre le 30 décembre 1871, son élection entraînant d'ailleurs la démission immédiate de Mgr Dupanloup.

Flaubert a bien sûr été ulcéré par la campagne qu'a menée l'ecclésiastique <sup>2</sup> contre Littré. On n'en trouve pourtant qu'une seule trace directe et contemporaine, dans une lettre <sup>3</sup> adressée aux frères Goncourt. Il y demande crûment à ses amis s'ils ont « suffisamment [...] engueulé l'Académie à propos de la nomination Carné », le comte de Carné étant l'adversaire heureux de Littré dans cette élection. Si la correspondance n'a gardé que cette fragile empreinte de l'échec académique de Littré, celui-ci fait retour d'une autre manière, dans deux lettres <sup>4</sup> et surtout une œuvre de l'écrivain, le *Dictionnaire des idées reçues*. L'article « Littré » y dénonce en effet avec force l'association constante de ce patronyme et de l'origine simiesque de l'homme : « Ricaner quand on entend son nom. “ Ce Monsieur qui dit que nous descendons des singes! ” <sup>5</sup> » Par un juste retour des choses, c'est un dictionnaire qui vient venger Littré, l'homme du dictionnaire, d'un échec causé par un dictionnaire...

Que Flaubert soit aussi sensible à la récurrence de cette association dans le discours de la foule est révélateur de l'intérêt qu'il porte au problème de l'évolution. Si le vulgaire récuse avec autant de force l'idée d'une origine commune avec le singe, c'est déjà presque, en soi, une preuve de cette parenté! Mais l'écrivain ne s'est tout de même pas contenté de cela pour fonder son opinion. À ses lectures scientifiques de jeunesse, il en a adjoint d'autres, appelées par l'écriture de certaines œuvres ou tout simplement par la curiosité intellectuelle. Ainsi, c'est vraisemblablement <sup>6</sup> peu après la parution de sa traduction française, en 1872, qu'il a lu le premier tome du second grand ouvrage de Darwin, *La Descendance de l'homme*. Il a pris alors plusieurs pages de notes sur ce livre <sup>7</sup>, des notes qui, comme d'habitude, ne révèlent pas une lecture précise et attentive du texte concerné. Flaubert s'arrête sur des points de détails, passe sous silence des choses essentielles, sans qu'on puisse savoir si c'est parce qu'il les connaît déjà, ou parce qu'il n'en saisit pas la portée ; si la sélection qu'il opère est guidée par une recherche

---

<sup>1</sup> On trouve une reproduction de l'un de ces portraits dans l'édition du *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert par Anne Herschberg Pierrot (Paris, Librairie générale française, « Livre de poche classique », 1997, p. 204).

<sup>2</sup> Flaubert a pris quatre pages de notes serrées et très critiques sur l'un de ses ouvrages, *De l'éducation*, pour *Bouvard et Pécuchet*.

<sup>3</sup> Lettre du 6 mai 1863, Pléiade III, p. 323.

<sup>4</sup> Les deux lettres sont adressées à Maupassant. La première date du 23 juillet 1876 : « La scie sur Offenbach donne la mesure de sa verve comique. Voilà quelque chose d'embêtant, cette plaisanterie-là inventée par Fiorentino vers 1850 et qui dure encore ! Ajoutez-y, pour faire la triade, Littré, le monsieur qui prétend que nous descendons des singes, et le vendredi à charcuterie de Sainte-Beuve. Oh! la bêtise ! » (GF-GM, p. 103 ; pour l'explication de la « triade », *ibid.*, p. 382). La seconde mention est une incise placée entre parenthèses qui apparaît dans une lettre du 13 février 1880 : « Et Aurélien Scholl *qui écrit que* Littré a dit "*que* l'homme descend du singe !" Ô âne ! » (*ibid.*, p. 219).

<sup>5</sup> Éd. cit., p. 101.

<sup>6</sup> Sur les difficultés de la datation de cette lecture, voir l'édition de Pierre-Marc de Biasi : Gustave FLAUBERT, *Les Carnets de travail*, Paris, Balland, 1988, p. 463.

<sup>7</sup> Il s'agit des f°31 à 33 bis du Carnet 15 (éd. cit., p. 491-495).

précise, ou s'il se contente de « picorer », d'emmagasiner des notations qui pourraient un jour lui être utiles.

Quoi qu'il en soit, en 1879, Flaubert a très certainement plus de connaissances sur le darwinisme qu'il ne le laisse entendre à Du Camp. D'ailleurs, dans la première lettre citée, l'essentiel de ce qu'est pour lui cette théorie apparaît clairement :

Je crois même qu[e les communeux] [...] ignoraient complètement [la théorie de Darwin] et l'exemple en note de Lebiez ne me convainc pas de ce danger. Et quand même ! Fût-il réel, est-ce que la Science doit se plier à la morale ? Nos besoins sont-ils la mesure de l'Absolu ? De deux choses l'une pourtant : ou l'Évolution ou le Miracle. Il faut choisir.

Comme Du Camp, Flaubert se place sur le terrain de la religion, mais pour prendre le contrepied de l'attitude de son ami. Alors que pour ce dernier, il importe d'abord de garantir la stabilité sociale, quitte à laisser perdurer quelques contre-vérités dans l'esprit du peuple, pour le premier, les principes ne souffrent aucun compromis. Aussi fâcheuses que puissent être ses conséquences, le vrai doit toujours être recherché. Or Darwin est incontestablement placé par Flaubert du côté de la science et du savoir. Même si le naturaliste reste plus que prudent dans ses formulations, le contenu de ses ouvrages met en pièces les constructions erronées de la religion quant à l'origine adamique de l'homme ; et cette avancée scientifique primordiale ne peut en aucun cas être placée sous le boisseau. Quiconque refuse d'admettre la justesse de la théorie darwinienne retombe dans l'antique schéma créationniste : « De deux choses l'une pourtant : ou l'Évolution ou le Miracle. Il faut choisir. » Ce que Flaubert prise donc dans le darwinisme, c'est d'abord qu'il infirme l'idée d'un Dieu, créateur de l'homme et du monde *ex nihilo*. Cependant, il y cherche en vain une vision globale du monde que Darwin, en digne représentant de l'empirisme anglais, ne lui procure pas, puisqu'il ne s'est pas posé de problème métaphysique et s'en est tenu à la stricte analyse de faits particuliers. Or, cette relative sécheresse, cette limitation - volontaire - de la pensée spéculative ont peut-être déçu Flaubert.

Mais, entre sa lecture de Darwin dans les années 1860 (ou au début des années 1870) et 1879, l'écrivain a rencontré un autre auteur qui a ravivé à ses yeux l'attrait de l'évolutionnisme : il s'agit d'Ernst Haeckel et de son *Histoire de la création naturelle* (1868). Contrairement à ce qu'il en est pour *La Descendance de l'homme*, on sait exactement la date à laquelle Flaubert a fait cette lecture, on connaît son opinion au sujet de l'ouvrage ; mais s'il y a eu prise de notes, comme c'est vraisemblable, elles ont disparu. Le livre est mentionné dans la liste des « grandes lectures » documentaires que Flaubert a entreprises pour *Bouvard et Pécuchet*. Haeckel y apparaît noté pour le mois de juin 1874<sup>1</sup>. Cette date est confirmée par quatre mentions dans la correspondance de l'écrivain, qui sont toutes laudatives<sup>2</sup>. La plus

<sup>1</sup> Il s'agit du f°67v° du Carnet 15 (éd. cit., p. 528).

<sup>2</sup> Alors qu'il commence sa lecture, le 8 juin, il écrit à Frédéric Baudry que cet ouvrage « [l']amuse beaucoup » (Pléiade IV, p. 808). Dès le 17 juin, il le conseille sans aucune retenue à son amie Edma Roger des Genettes : « Ce livre est plein de faits et d'idées. C'est une des lectures les plus substantielles que je sache » (*ibid.*, p. 813).



explicite se trouve dans une lettre adressée à George Sand, le 3 juillet, alors que Flaubert vient de terminer l'ouvrage : « Joli bouquin, joli bouquin! Le Darwinisme m'y semble plus clairement exposé que dans les livres de Darwin, même <sup>1</sup>. »

Cette appréciation est tout à fait primordiale pour notre propos. En effet, si Flaubert semble mieux comprendre le darwinisme lorsque c'est Haeckel qui l'explique, c'est sûrement parce que le zoologiste allemand est aussi un philosophe et que, contrairement à Darwin, il a donné à son exposé une réelle dimension métaphysique en inscrivant l'évolution biologique dans une perspective moniste ou panthéiste plus globale. Or cette orientation philosophique rencontre sans doute le spinozisme plus ou moins orthodoxe de Flaubert <sup>2</sup>. Déjà, chez Darwin, il avait retrouvé une réfutation du dogme téléologique car l'évolution y repose sur une absence complète de finalité. La formation des êtres n'est pas due à la providence, mais à la sélection naturelle, c'est-à-dire à un ensemble de contraintes physiques et biologiques. Comme chez Spinoza, Flaubert a encore trouvé chez Darwin une critique du vitalisme (il n'y a aucun principe vital intérieur à la matière) et l'affirmation d'une continuité entre les espèces vivantes qui souligne l'unité de la nature. Il n'a donc pas été dérouté par la logique latente sur laquelle repose l'édifice darwinien ; Spinoza lui a fourni un cadre pour sa lecture de Darwin. Cependant, alors que chez Spinoza tout ce qui arrive est nécessaire, il subsiste chez Darwin une part essentielle laissée au désordre, à la multiplicité : les mutations sont fortuites, l'évolution est le fruit du hasard aussi bien que de la nécessité. Or Flaubert trouve chez Haeckel un évolutionnisme s'harmonisant bien mieux avec son spinozisme. C'est pourquoi il préfère l'explication du darwinisme par Haeckel, alors qu'on peut en considérer les aspects monistes comme une extrapolation spéculative.

Mais une autre raison peut expliquer l'enthousiasme de Flaubert pour Haeckel lecteur de Darwin. Il s'agit des prolongements que le zoologiste donne au principe darwinien de la sélection naturelle et qui rencontrent l'élitisme social de l'écrivain. En effet, *l'Histoire naturelle de la création* <sup>3</sup> dénonce certaines situations de sélection artificiellement créées par la société moderne, et qui mettent un frein temporaire à l'action de la sélection naturelle. Haeckel en cite deux exemples : la sélection militaire <sup>4</sup> et la sélection médicale <sup>5</sup>. Si Flaubert ne cautionne pas

---

Et le 14 juillet, oubliant qu'il le lui a déjà recommandé, il répète à la même : « J'ai lu un livre qui fait joliment rêver : *l'Histoire de la création naturelle* de Haeckel » (*ibid.*, p. 835).

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 824.

<sup>2</sup> Sur les rapports de Flaubert et Spinoza, voir Andrew BROWN, « Un assez vague spinozisme - Flaubert and Spinoza », *Modern Language Review*, 91-4, 1996, p. 848-865 ; et une lettre du 4 novembre 1857 à Mille Leroyer de Chantepie, *Pléiade* II, p. 774.

<sup>3</sup> Ernst HAECKEL, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles*, Paris, C. Reinwald, 3e édition, 1884. Voir la septième leçon : « Théorie de l'élevage ou théorie de la sélection », p. 109-129.

<sup>4</sup> « Plus un jeune homme est vigoureux, bien portant, normalement constitué, plus il a de chances d'être tué par les fusils à aiguille [...]. Au contraire, tous les jeunes gens malades, débiles, affectés de vices corporels, sont dédaignés par la sélection militaire ; ils restent chez eux en temps de guerre, se marient et se reproduisent » (*ibid.*, p.125).

<sup>5</sup> « Aux progrès de la débilité chez les peuples civilisés modernes, inévitable conséquence de la sélection militaire, vient s'ajouter un autre mal : c'est que la médecine contemporaine, quelque perfectionnée qu'elle soit, est encore bien souvent impuissante à guérir radicalement les maladies, mais elle est bien plus en état qu'autrefois de faire durer les affections lentes, chroniques pendant de longues années. [...] Or, plus les parents malades réussissent, grâce à l'art médical, à prolonger longtemps leur existence misérable, plus leurs rejetons

directement ces remarques et leurs possibles redoutables prolongements (en tout cas pour la sélection médicale), il ne cesse de s'élever contre « l'humanitarisme <sup>1</sup> » qui s'oppose, selon lui, au droit et à la justice. Or, pour caractériser la société qui crée ces situations de sélection artificielle néfastes, Haeckel utilise justement lui aussi l'expression de « civilisation humanitaire <sup>2</sup> ».

Cette position libérale radicale rejoint celle d'Herbert Spencer, philosophe anglais évolutionniste auquel Flaubert voue une grande admiration <sup>3</sup>. Il pense d'ailleurs sûrement à lui lorsqu'il écrit, toujours dans la lettre du 13 novembre 1879 à Maxime Du Camp :

C'est l'Économie politique (ou mieux « l'infâme » Malthus) qui a inspiré Darwin. Il serait temps que la sociologie s'inspirât de lui. C'est d'ailleurs ce qu'elle fait en Angleterre. Quand ces idées-là seront descendues dans les masses, il n'y aura plus de révolutions parce qu'on sera convaincu que *natura non facit saltus* !

Spencer est mentionné pour la première fois dans la correspondance de Flaubert deux ans auparavant, au début de l'année 1878 :

Les positivistes français se vantent : ils ne sont pas positivistes ! Ils tournent au matérialisme bête, au d'Holbach ! Quelle différence entre eux et un Herbert Spencer ! Voilà un homme, celui-là ! De même qu'on était autrefois trop mathématicien, on va devenir trop physiologiste. Ces gaillards-là nient tout un côté de l'homme, le côté le plus fécond et le plus grand <sup>4</sup>.

Spencer est présenté ici comme un vrai positiviste, alors qu'il a toujours refusé d'être associé à ce courant de pensée <sup>5</sup>. Le philosophe anglais <sup>6</sup> rejette en effet la classification des sciences telle que l'a établie Auguste Comte dans sa *Philosophie positive*. Si Flaubert persiste cependant à le compter au nombre des positivistes, c'est que, pour lui, le positivisme est moins une école dont les disciples doivent se reconnaître en Auguste Comte, que la véritable attitude

---

ont chance [sic] d'hériter de leur incurable maladie. Le nombre des individus de la génération suivante qui seront atteints, grâce à cette sélection médicale, du vice héréditaire paternel s'accroît ainsi continuellement » (*ibid.*, p.126).

<sup>1</sup> Ce thème devait occuper la fin du premier volume de *Bouvard et Pécuchet*, son dixième chapitre, et Flaubert utilise ce terme en particulier dans ses controverses avec George Sand. Voir par exemple la lettre du 7 octobre 1871 : « La grâce, l'humanitarisme, le sentiment, l'idéal, nous ont joué d'assez vilains tours pour qu'on essaye du *Droit* et de la *Science* » (Pléiade IV, p. 384).

<sup>2</sup> « Si quelqu'un osait proposer de mettre à mort dès leur naissance, à l'exemple des Spartiates et des Indiens peaux-rouges, les pauvres et chétifs enfants, auxquels on peut à coup sûr prophétiser une vie misérable, plutôt que de les laisser vivre à leur grand dommage et à celui de la collectivité, notre civilisation soi-disant humanitaire pousserait avec raison un cri d'indignation. Mais cette "civilisation humanitaire" trouve tout simple et admet sans murmurer, à chaque explosion guerrière, que des centaines et des milliers de jeunes gens vigoureux [...] soient sacrifiés au jeu de hasard des batailles ; [...] » (*ibid.*, p.126).

<sup>3</sup> Pour une analyse éclairante des rapports de Flaubert et Spencer, voir Claude DIGEON, *Le dernier visage de Flaubert*, Paris, Aubier, coll. « L'histoire littéraire », 1946, p. 31-32, et surtout p. 101-108.

<sup>4</sup> Lettre à Edma Roger des Genettes du 12 ou du 19 janvier 1878, CHH5, p. 31-32.

<sup>5</sup> Voir Patrick TORT, *Spencer et l'évolutionnisme philosophique*, Paris, P.U.F., coll. « Que sais-je ? », 1996, p. 18-20.

<sup>6</sup> L'anglophilie déclarée de Flaubert trouve son contrepoint dans une germanophobie certaine (séquelle des désastres de 1870 ?), et sa confirmation dans une autre lettre mentionnant Spencer, quelques mois plus tard, adressée à la même correspondante : « Lisez-vous les œuvres d'Herbert Spencer ? Voilà un homme, celui-là ! et un vrai positiviste, chose rare en France, quoi qu'on die. L'Allemagne n'a rien à comparer à ce penseur » (lettre du 1er septembre 1878, CHH5, p. 78).

philosophique, loin des errements (aux principes antithétiques mais aux conséquences comparables) du matérialisme et du spiritualisme<sup>1</sup>, ces « deux impertinences égales<sup>2</sup> ».

On ne sait pas avec exactitude ce que Flaubert a lu de Spencer ni à quelle époque. On peut présumer qu'il connaissait au moins les *Premiers principes* (traduits en 1871 par Cazelles), et, d'après deux lettres de 1880, on est certain qu'il a consulté ses écrits sur l'éducation en vue de la rédaction du dernier chapitre de *Bouvard et Pécuchet*. Mais au-delà de la théorie de l'inconnaissable développée par le penseur anglais, Flaubert a dû être particulièrement intéressé par les deux principes essentiels sur lesquels repose la morale évolutionniste de Spencer. D'abord, les libertés individuelles y sont limitées les unes par les autres. Puis, surtout, il y a rémunération proportionnelle des aptitudes. Cela revient « à fonder la justice sur le droit des individus supérieurs à tirer profit, dans le cadre d'une égalité juridique, des avantages naturels qui constituent ce que Spencer appelle leur supériorité ou leur mérite<sup>3</sup> ». Ce dernier principe est à la base des positions sociales élitistes et politiques réactionnaires de Flaubert, des idées qu'il a largement développées dans la dernière décennie de sa vie lorsque, avec Taine et Renan, il s'est élevé contre le suffrage universel et l'évolution démocratique de la société française<sup>4</sup>. Flaubert appelait en effet de ses vœux un régime politique aristocratique reposant non sur le sang ou la richesse, mais sur le savoir ; c'est le fameux « gouvernement de[s] mandarins<sup>5</sup> ». Or l'une des notes de lecture que Flaubert a prises sur *La Descendance de l'homme* concerne justement cet aspect :

La présence d'un corps d'hommes bien instruits qui ne soient pas obligés par un travail matériel de gagner leur pain quotidien a une importance qu'on ne saurait trop apprécier ; — car ils sont chargés de toute l'œuvre intellectuelle suprême dont dépendent surtout les progrès matériels de toute nature, sans parler d'autres avantages d'un ordre plus élevé. La fortune lorsqu'elle est considérable tend sans doute à transformer l'homme en fainéant inutile. Mais le nombre n'est jamais grand etc. (185).<sup>6</sup>

---

<sup>1</sup> La suite de cette lettre se présente ainsi : « N'importe ! la théorie de l'évolution nous a rendu un fier service. Appliquée à l'histoire, elle met à néant les rêves sociaux. Aussi remarquez qu'il n'y a plus de socialistes, sauf le fossile Louis Blanc. » Ce nouveau paragraphe ne concerne pas la pensée de Spencer. Les acquis de l'évolutionnisme sont ici portés au crédit des « matérialistes », parce qu'ils ont réduit à néant le créationnisme des spiritualistes. Mais leur « philosophie » n'en reste pas moins insuffisante et inférieure à la pensée de Spencer.

<sup>2</sup> Voir la lettre à sa nièce Caroline du 23 mars 1868 : « Je ne sais pas ce que veulent dire ces deux substantifs *Matière et esprit* ; on ne connaît pas plus l'une que l'autre. Ce ne sont peut-être que deux abstractions de notre intelligence ? Bref, je trouve le Matérialisme et le Spiritualisme *deux impertinences égales* » (Pléiade III, p. 738). Et dans la lettre à Du Camp du 13 novembre 1879, Flaubert répète la même idée : « le matérialisme et le spiritualisme sont deux impertinences. »

<sup>3</sup> Patrick TORT, *op. cit.*, p. 103.

<sup>4</sup> Sur ces points, voir l'ouvrage d'Antoine COMPAGNON, *La Troisième République des Lettres - De Flaubert à Proust*, Paris, Le Seuil, « Poétique », 1983.

<sup>5</sup> « La seule chose raisonnable (j'en reviens toujours là), c'est un gouvernement de mandarins, pourvu que les mandarins sachent quelque chose, et même qu'ils sachent beaucoup de choses. Le peuple est un éternel mineur, et il sera toujours (dans la hiérarchie des éléments sociaux) au dernier rang, puisqu'il est le nombre, la masse, l'illimité. Peu importe que beaucoup de paysans sachent lire et n'écotent plus leur curé, mais il importe infiniment que beaucoup d'hommes, comme Renan ou Littré, puissent vivre, et *soient écoutés*. Notre salut n'est, maintenant, que dans une *aristocratie légitime*, j'entends par là une majorité qui se composera d'autre chose que de chiffres » (lettre à George Sand du 30 avril 1871, Pléiade IV, p. 314).

<sup>6</sup> Carnet 15, f°33 (éd. cit., p. 494).

Le découpage qu'opère Flaubert dans le texte darwinien sélectionne ce qui est cohérent avec sa lecture spencérienne de la société. Alors que le paragraphe commençait par des considérations sur l'accumulation des capitaux, l'écrivain ne retient que ce qui concerne et, en plus, justifie son mode de vie personnel et ses conceptions politiques.

De même qu'il reçoit Darwin dans le cadre panthéiste spinoziste qui est le sien, sans toujours saisir sa singularité et par le truchement de Haeckel et Spencer, Flaubert ne modifie pas à sa lecture son utilisation du terme « race ». Il garde chez lui, toute sa vie durant, une remarquable plasticité et son emploi ne semble guère influencé par les débats contemporains.

Dans la correspondance (à laquelle on se tiendra), « race » possède parfois son acception anthropologique moderne. Le mot désigne un groupe ethnique qui se distingue des autres par des caractéristiques physiques héréditaires. Cette donnée biologique s'accompagne aussi souvent de particularités intellectuelles et psychologiques. C'est pourquoi, pendant la rédaction d'*Hérodiad*, Flaubert a « peur de retomber dans les effets produits par *Salammbô*, car [s]es personnages sont de la même race<sup>1</sup> ». En ce sens, la race se découpe comme un continuum dans le temps : elle est une constante historique qui peut servir de point de repère, de point fixe. Au sein de la race, les êtres se reproduisent un peu à l'identique. C'est pourquoi ils sont compréhensibles selon les mêmes grilles à quelque époque que l'on se place. Lignée biologique et historique, chaque race a des caractéristiques qui la distinguent des autres et suscitent des oppositions, des controverses, des guerres. C'est justement cette situation conflictuelle que l'écrivain veut décrire dans le dernier des *Trois contes*, puisque, selon lui, dans l'Orient du Ier siècle, « la question des races dominait tout<sup>2</sup>. » Cependant, hors de cet emploi dans le contexte de la rédaction d'*Hérodiad* et de *Salammbô*, il ne semble pas que l'écrivain se serve fréquemment du terme « race » avec cette acception<sup>3</sup>.

En revanche, il en fait un usage beaucoup plus courant dans un sens métaphorique. La « race » désigne alors un groupe humain qui se distingue par des caractéristiques sociales, intellectuelles ou psychologiques comparables, sans que les individus qui composent ce groupe aient un quelconque lien de parenté biologique ou une quelconque origine géographique commune, à quelque échelle que l'on se place. La race réunit ceux qui se reconnaissent dans les mêmes valeurs et partagent la même vision du monde. Le terme peut être pris aussi bien en mauvaise qu'en bonne part. Avec une valeur nettement dépréciative, par exemple, la « race

---

<sup>1</sup> « Cette histoire d'Hérodiad, à mesure que le moment de l'écrire approche, m'inspire une venette biblique. J'ai peur de retomber dans les effets produits par *Salammbô*, car mes personnages sont de la même race et c'est un peu le même milieu. J'espère pourtant que ce reproche, qu'on ne manquera pas de me faire, sera injuste » (lettre à Edma Roger des Genettes du 27 septembre 1876, CHH4, p. 498).

<sup>2</sup> « L'histoire d'Hérodiad, telle que je la comprends, n'a aucun rapport avec la religion. Ce qui me séduit là-dedans, c'est la mine officielle d'Hérode (qui était un vrai préfet) et la figure farouche d'Hérodiad, une sorte de Cléopâtre et de Maintenon. La question des races dominait tout » (lettre à Edma Roger des Genettes du 19 juin 1876, CHH4, p. 457-458).

<sup>3</sup> Flaubert ne se prive pas, cependant, de quelques plaisanteries à caractère antisémite à l'égard de son éditeur Lévy. Ainsi, à son ami Fovard, il demande : « As-tu vu l'enfant d'Israël ? Que dit-il ? Dois-je m'écrier comme Athalie : "Dieu des Juifs, tu l'emportes !" » (lettre du 3 avril 1866, Pléiade III, p. 488).

quinteuse et anti-artiste <sup>1</sup> » rassemble des auteurs pourtant aussi différents au premier abord que Jules de Maistre, Stendhal, Veuillot et Proudhon !

Dans un sens laudatif, le terme sert d'abord à désigner la communauté intellectuelle à laquelle Flaubert appartient lui-même, dès sa jeunesse. En 1845, il écrivait à Alfred Le Poittevin : « le bonheur, pour les gens de notre race, est dans *l'idée*, et pas ailleurs <sup>2</sup>. » Les êtres qui composent cette race élue se distinguent clairement des autres et se reconnaissent entre eux. L'appartenance n'est donc pas prévisible ; elle se constate lorsqu'elle existe. Ainsi, après le désastre de Sedan, Flaubert confie au peintre Claudius Popelin : « Je ne désespère pas de l'humanité. — Mais je crois que notre race est finie <sup>3</sup>. » Même si, la plupart du temps, les lettrés appartiennent à la bourgeoisie, la race dont ils fournissent le gros des troupes n'est pas réductible à leur situation sociale privilégiée. En revanche, la société doit en tenir compte. Ceux qui sont « de race » (presque au sens équestre ou canin du terme) doivent être plus considérés que les autres, ce qui motive la critique virulente que, toute sa vie durant, Flaubert a faite du suffrage universel. Pour guérir les maux qui s'amoncellent sur la France depuis 1870, selon lui :

Le premier remède serait d'en finir avec le suffrage universel, la honte de l'esprit humain. Tel qu'il est constitué, un seul élément prévaut au détriment de tous les autres ; le Nombre domine l'esprit, l'instruction, la race et même l'argent, qui vaut mieux que le Nombre <sup>4</sup>.

En raison de son « individualité racée », Flaubert réclame de peser davantage dans la balance : « Je vaudrais bien 20 électeurs de Croisset ! L'argent, l'esprit et la race même doivent être comptés, bref *toutes les forces* <sup>5</sup>. »

On pourrait alors penser que l'aristocratie spirituelle « légitime » que Flaubert appelle de ses vœux est à la portée de tous, l'éducation suffisant à pallier les éventuelles lacunes et permettant de hausser tout individu au niveau requis. Or il n'en est rien. La race s'oppose strictement pour Flaubert à l'idée d'éducation ; elle ne peut s'acquérir, si elle doit se cultiver. Dès 1852, l'écrivain affirmait « croi[re] à la *race* plus qu'à l'éducation <sup>6</sup> », et dans le dernier chapitre de *Bouvard et Pécuchet*, à la fin de sa vie, il voulait « montrer que l'éducation, quelle qu'elle soit, ne signifie pas grand-chose, et que la nature fait tout ou presque tout <sup>7</sup>. » Alors que la race semblait précédemment s'éloigner de toute assise biologique, elle en retrouve une. Ne peuvent recevoir une instruction efficace que les enfants qui, dès la naissance, possèdent déjà la race en germe. Elle est bien toujours un fait que l'on constate au moment où l'on

---

<sup>1</sup> Lettre à Edma Roger des Genettes du début janvier 1860 : « M. de Maistre a dit de lui [Voltaire] dans son traité des *Sacrifices* : "Il n'y a pas de fleur dans le jardin de l'intelligence que cette chenille n'ait souillée." Je ne pardonne pas plus cette phrase à M. de Maistre que je ne pardonne tous leurs jugements à MM. Stendhal, Veuillot et Proudhon. C'est la même race quinteuse et anti-artiste » (Pléiade III, p. 72).

<sup>2</sup> Lettre du 16 septembre, Pléiade I, p. 252.

<sup>3</sup> Lettre du 28 octobre 1870, Pléiade IV, p. 257.

<sup>4</sup> Lettre à George Sand du 8 septembre 1871, Pléiade IV, p. 376.

<sup>5</sup> Lettre à la même du 12 octobre 1871, *ibid.*, p. 394.

<sup>6</sup> Lettre à Louise Colet du 19 juin 1852, Pléiade II, p. 111 (c'est l'auteur qui souligne).

<sup>7</sup> Lettre à Maupassant du 22 ou du 23 janvier 1880, GF-GM, p. 213.

s'agrège à la communauté des élus, mais la révélation soudaine de cette appartenance n'est que la confirmation d'une virtualité présente chez certains individus seulement.

La race est donc un « donné » qui, s'il n'est pas biologique à strictement parler, en reprend néanmoins, de manière larvée, certains aspects<sup>1</sup>. Flaubert rêve ainsi sa propre ascendance dans une succession d'époques, mais sans qu'il y ait de phénomènes de filiation<sup>2</sup> ; il a recours à une trame temporelle, à une chronologie, mais sans liaison biologique entre les différents « ancêtres » qui sont autant d'autres formes de son individualité d'aujourd'hui. À George Sand, il écrit :

Il me semble [...] que j'ai toujours existé! et je *possède* des Souvenirs qui remontent aux pharaons. Je me vois à différents âges de l'histoire très nettement, exerçant des métiers différents et dans des fortunes multiples. Mon individu actuel est le résultat de mes individualités disparues. — J'ai été batelier sur le Nil, *leno* à Rome du temps des guerres puniques, puis rhéteur grec dans Suburre, où j'étais dévoré de punaises. — Je suis mort, pendant les Croisades, pour avoir mangé trop de raisins sur la plage de Syrie. J'ai été pirate et moine, saltimbanque et cocher. Peut-être empereur d'Orient, aussi ?

Bien des choses s'expliqueraient si nous pouvions connaître notre *généalogie véritable*. Car les éléments qui font un homme étant bornés, les mêmes combinaisons doivent se reproduire ? Ainsi, *l'Hérédité* est un principe juste qui a été mal appliqué<sup>3</sup>.

Pour Flaubert, la véritable hérédité n'est pas celle qui se cache dans les gènes que nous ont transmis nos parents. C'est la part obscure qui nous rattache à des existences antérieures successives qui décrivent alors une généalogie d'un type nouveau, fondent l'appartenance à la race et permettent finalement d'expliquer l'irruption soudaine du génie chez un individu isolé dans la chaîne infinie de la reproduction humaine.

Au terme de ce parcours, il apparaît que la lecture flaubertienne du darwinisme repose sur un véritable palimpseste. Pour corriger les allégations de Maxime Du Camp, Flaubert puise autant dans des connaissances issues des œuvres de Darwin lui-même, que dans des auteurs qui ont fourni un cadre conceptuel à sa lecture (comme Spinoza), ou qui ont gauchi certaines idées de Darwin, mais en les infléchissant dans une direction qui rejoignait et confortait les options préalables de Flaubert lui-même (c'est le cas de Haeckel et Spencer). Dans les systèmes scientifiques, l'écrivain retient donc essentiellement ce qui entre en résonance avec ses propres conceptions, quitte à gauchir les premiers. Enfin, son usage personnel du terme « race » est révélateur de ce que, même hors de toute fiction littéraire, le problème

<sup>1</sup> On remarquera ici le curieux croisement qui s'opère entre les terminologies de Flaubert et Taine. Ce qui est « race » chez le premier paraît être ce que le second décrit comme « ingenium » dans sa trilogie milieu, race, ingenium. Voir la lettre de Flaubert à Taine du 10 novembre 1868, Pléiade III, p. 822.

<sup>2</sup> Cette « généalogie véritable » se distingue du roman familial que Flaubert a construit à partir des origines plus ou moins imaginaires de sa famille et qui lui permet, selon les circonstances, d'invoquer telle ou telle ascendance plus ou moins avérée pour justifier une réaction ou un état d'esprit particuliers. Ainsi, le 7 septembre 1870, « [s]on vieux sang de Peau-Rouge fait qu'il a] une envie démesurée de [s]e battre » (lettre à Claudius Popelin, Pléiade IV, p. 231). Et en 1853, il confiait à Louise Colet : « je crois qu'il y a en moi du Tartare et du Scythe, du Bédouin, de la Peau-Rouge » (lettre du 14 décembre, Pléiade II, p. 477). Quant aux rapports de Flaubert avec le « barbare », nous renvoyons à l'ouvrage de Pierre MICHEL, *Un mythe romantique - les Barbares 1789-1848*, Lyon, PUL, 1981, p. 415-421.

<sup>3</sup> Lettre du 29 septembre 1866, Pléiade III, p. 536.

scientifique, objet de débats, est aussi (et peut-être d'abord) pour Flaubert un objet à réinventer, une matière à rêver, bref, un aliment de l'imaginaire.